

# LE RÔLE DES ANARCHISTES DANS LES SYNDICATS... (2<sup>ème</sup> partie)

Nous n'irons pas prétendre que ce serait facile, ce qui serait parfaitement inexact. Mais instruits par des expériences vécues dans les syndicats, il nous est difficile d'admettre que c'est impossible. Possible ça l'est, car à l'époque où les anarchistes occupaient une place de choix dans l'actualité quotidienne et une audience très large dans le mouvement ouvrier, ils n'étaient guère plus nombreux qu'aujourd'hui. Mais ils osaient.

Alors, osons poser en termes clairs les conditions d'un fonctionnement démocratique des organisations syndicales. Il nous faudra, bien entendu, combattre les habitudes prises, par lesquelles les dirigeants syndicaux arrêtent les décisions sans consulter leurs mandants. Or, dans une démocratie syndicale bien comprise, c'est en assemblée générale (ou Congrès) des syndiqués qu'il appartient de définir la politique et l'orientation du Syndicat. Ceci implique aussi que nous placions les travailleurs devant leurs responsabilités. Car, ces derniers se sont beaucoup trop désintéressés de la vie de leurs organisations de classe, laissant ainsi le champ libre à tous les aventuriers. Les travailleurs partagent pleinement, avec les bureaucrates, les responsabilités dans la dégénérescence du mouvement syndical. C'est cet abandon par la base qui est à l'origine de la transformation du rôle de coordination des instances fédérales et confédérales en fonction. d'états-majors omniscients et omnipotents.

La participation directe et massive de tous les syndiqués à la marche et à l'action de leur organisation, si elle constitue un aspect essentiel de la démocratie syndicale, n'en est pas pour autant, le seul. Il serait en effet, inconcevable que les différentes conceptions du syndicalisme ne puissent s'exprimer librement à tous les échelons du mouvement syndical. Ces tendances (dont les anarcho-syndicalistes) doivent pouvoir intervenir en tant que telles et exposer leurs idées à tout moment, à tous les échelons et par tous les moyens, voie de presse autonome, par exemple. Quant aux gens de mauvaise foi, qui affirment que ces activités «fractionnelles» affaibliront le syndicalisme, qu'ils comparent l'unité des tendances qui forment notre *Fédération anarchiste*, à la division en deux partis (SFIO et PSU) de la social-démocratie, et celle des marxistes des *Partis communistes* en staliniens, trotskystes, titistes, etc..., tant en France qu'à l'échelle mondiale. La seule Fédération qui ait surmonté la scission CGT - CGT-FO est la *Fédération de l'Éducation nationale*, celle dans laquelle existent précisément trois tendances: «majoritaire», dite «des Bouches-du-Rhône» et «École Émancipée» (qui correspondent aux trade-unionistes, léninistes et syndicalistes révolutionnaires - dont les anarcho-syndicalistes. Le monolithisme n'a jamais été un facteur d'union, mais, bien un ferment de division. En fait ceux qui répandent de tels «arguments» contre la démocratie syndicale en ont très peur, ils sentent bien que la libre circulation des opinions et des thèses dans le mouvement ouvrier, sonnerait le glas de leur pouvoir bureaucratique et incontrôlé sur le prolétariat.

### **3- Contribution à un programme syndicaliste-révolutionnaire:**

Nous ne considérons pas la réalisation d'une société communiste, comme étant une fin en soi, mais comme un moyen de mettre un terme à une condition matérielle et morale dégradante pour les travailleurs. Les perspectives qui nous guident dans notre action permanente depuis près d'un siècle pourraient être résumées ainsi: faire disparaître tout ce qui contribue à l'asphyxie sociale, politique, économique, culturelle, personnelle de l'homme et, promouvoir une forme d'organisation de la communauté des hommes qui permette le plein épanouissement de chaque individu.

Ainsi, nous avons toujours farouchement combattu les formes de mécanisation du travail qui dépersonnalisent le travailleur, le transformant en complément nécessaire de la machine. La «rationalisation des gestes», la «suppression des temps morts», le «stakhanovisme» continueront à rencontrer de notre part une opposition des plus énergiques.

Manger mieux et travailler moins, pourraient être les revendications d'un cheval, s'il était syndiqué. En ce qui concerne des êtres humains de telles perspectives sont nettement insuffisantes. Car ce qui différencie l'homme du cheval, c'est que le premier est doué d'intelligence, de sensibilité, de sentiments. Ce dernier fait nous oblige à mettre en avant, outre des revendications matérielles, des exigences d'ordre culturel. Au vingtième siècle, il est scandaleux que le travailleurs boive, mange, dorme, et travaille, tout comme une bête de somme. Le travailleur est un être humain, l'accès à la culture lui est aussi indispensable que la nourriture ou le sommeil. Là encore il nous faudra mener un combat sans faiblesse contre la niaiserie (bandes dessinées, des quotidiens, presse dite du cœur, tiercé, etc...) et amener le mouvement syndical à dénoncer sans équivoque ces «loisirs» de bas étage.

Mais alors, mais alors il est inadmissible qu'à notre époque, la grande majorité des hommes consacrent les trois quarts de leur temps au travail seul et le dernier quart à toutes leurs autres activités réunies. Il y a là un flagrant déséquilibre. Or, les moyens techniques existent qui, mis progressivement en application, permettraient de réduire la durée du travail, au profit du temps qui pourrait ainsi être consacré à l'étude, aux arts, aux sports et à la vie intime personnelle de chacun et chacune. Pourtant, l'automatisation peut être une arme à double tranchant. Si elle réalisée par des organes étatiques ou par des sociétés privées, elle ne se traduira que par une déshumanisation plus poussée encore du travail, une augmentation des cadences pour les uns et le chômage pour les autres. Ainsi, nous devons faire constamment ressortir, que l'action pour la modernisation de l'outillage et des méthodes de travail est inséparable de la lutte pour la gestion ouvrière directe de l'économie et de l'ensemble de la société. L'automatisation ne peut se concevoir qu'accompagnée du pouvoir des conseils révocables à tout instant, par leurs mandants. Là encore, il ne nous faudra pas négliger le «comité d'entreprise» et en préconiser la transformation en conseil ouvrier, responsable devant l'assemblée de l'usine, du chantier, etc..., et révocable par elle, en tout ou partie.

Il nous faudra aussi affirmer que la complexité des problèmes rendent parfaitement insolubles, enfermés dans les frontières nationales. La gestion, libertaire ou non, d'une société moderne, entraîne une interdépendance entre les entreprises, les industries, les régions. Dans les domaines économiques et social (et politique par voie de conséquence), l'unification de l'Europe apparaît comme une nécessité aussi urgente que vitale. Les différentes productions industrielles des diverses régions de l'Europe se complètent. Ainsi la Roumanie produit une quantité de pétrole bien supérieure à ses possibilités de consommation. Par contre la production belge de pétrole est inexistante, alors que la Belgique a besoin de pétrole. L'Italie dispose d'une main-d'œuvre réduite à la misère par le chômage, tandis que la France souffre d'une pénurie de travailleurs et fait appel à une main d'œuvre déracinée (nord-africaine, noire, italienne, polonaise, portugaise, etc...). Là encore, nous nous trouvons placés devant des problèmes, à première vue techniques, mais, qui, si on les étudient, deviennent douloureusement humains. Les solutions seront catastrophiques pour les peuples ou en harmonie avec leurs intérêts et leur dignité, suivant qu'elles émaneront des exploiters ou de ceux qui sont encore des exploités, mais qui aspirent à ne plus l'être.

L'avenir de l'Europe, et surtout des travailleurs européens, dépendra essentiellement de la capacité des syndicats européens à répondre aux trusts de la petite «Europe» occidentale et au bloc monolithique du glacis marxiste par une unification des luttes ouvrières dans TOUTE l'Europe, de l'Atlantique à l'Oural, luttes qui ne peuvent aboutir qu'à une vaste confédération des régions industrielles, des communautés ethniques et linguistiques, coiffant les unités socialistes libertaires ce qui ne pourra qu'entraîner la disparition des États. Les événements de 1956 en Hongrie et en Pologne démontrent que les pays sous domination marxiste peuvent tout naturellement se joindre à ceux qui comme l'Espagne se battent contre une forme d'exploitation plus classique.

Enfin, le syndicalisme ouvrier, s'il doit écarter toute alliance avec les partis politiques, doit au contraire les rechercher avec ses frères de misère aujourd'hui, compagnons de la victoire de demain, les syndicalismes parallèles paysan et universitaire, ainsi qu'avec le mouvement coopératif et les mouvements de Jeunesse.

#### **4- Organisation anarchiste et organisation syndicale**

Tout d'abord il nous paraît impensable que l'organisation anarchiste puisse vivre repliée sur elle-même, en vase clos. Le militant anarchiste, pour prendre position face aux réalités, doit en avoir une connaissance profonde et détaillée, qu'il ne peut acquérir que s'il vit chacune des luttes ouvrières, de la plus modeste à la plus grandiose. Or, il ne peut participer activement aux luttes du prolétariat, que s'il est présent en permanence dans l'Organisation syndicale. Bien sur, cette présence nécessite de prendre part à des actions que certains considéreront comme négligeables, mais attention à ce «purisme» exagéré qui n'aboutirait qu'à

une rupture totale entre l'organisation anarchiste et les masses ouvrières, qui même organisées syndicalement, ne sont pas révolutionnaires, mais très opportunistes. Il nous faut bien admettre, pour éviter cette désastreuse coupure, la nécessité d'un certain opportunisme apparent, afin de nous placer au niveau des travailleurs, seule façon d'être entendus d'eux.

Dans notre esprit, il est fait une distinction entre l'organisation révolutionnaire et le mouvement de masses. Le premier type de groupement se crée autour d'une éthique, ce qui en limite le recrutement. Ainsi, en ce qui concerne notre *Fédération anarchiste*, ne peuvent y entrer que ceux des militants qui ont assimilé notre morale libertaire et notre doctrine sociale. Il ne saurait y avoir dans une telle organisation autre chose que des militants. Le second type d'organisation est beaucoup plus souple, donc plus vaste, plus enraciné dans la masse avec laquelle il se confond et dont il est l'expression.

La nature des rapports entre l'organisation anarchiste et le mouvement syndical ne saurait s'identifier aux méthodes employées par les marxistes, lesquels appellent les travailleurs à adhérer à leur programme et à reconnaître le parti comme le seul état-major de la classe ouvrière, ils imposent leurs décisions dans les syndicats, s'accrochent aux leviers de commande, sans que la base ait la possibilité de peser sur l'orientation imposée bureaucratiquement, autrement que par l'inertie, lorsqu'elle la désavoue.

En ce qui nous concerne, il en va très différemment. Nous ne nous sommes jamais considérés comme l'état-major du prolétariat, ni comme le chas de l'aiguille par lequel passera la révolution sociale. Pour nous, l'organisation anarchiste est un groupe d'études, dont la rôle consiste à examiner, situations, problèmes, projets, perspectives, d'une manière approfondie. Et nous avons à y participer, apportant par là au mouvement anarchiste des éléments d'appréciation, que, militants dans les entreprises et dans les syndicats, nous sommes seuls à détenir.

Par ailleurs, notre participation active aux débats des groupes de notre fédération anarchiste, et la confrontation permanente entre nos thèses et celles de militants libertaires non syndicalistes, doit nous amener à des attitudes originales dans le mouvement syndical, au sein duquel il est inconcevable que nous nous nous identifions à la bureaucratie. Les anarcho-syndicalistes, dans le cadre des institutions démocratiques du syndicat, de la section d'entreprise aux congrès souverains à tous les échelons, pourront ainsi soumettre des propositions concrètes, tant en matière de programme d'action qu'en matière de méthodes d'organisation, sans oublier que l'organisation syndicale n'a de valeur en soi, que si elle adopte en son propre sein des modes d'action et d'organisation, calqués sur les fins qu'elle proclame: l'émancipation matérielle et intellectuelle des travailleurs. Le rôle des anarchistes dans les syndicats n'a pas d'autre sens que celui de faire passer ces proclamations dans les faits.

**Bernard PRAT-COTTER.**

-----